

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JORGE-LUIS BORGES	Poèmes
ANDRÉ CHAMSON.....	L'Œuf de Christophe Colomb
JEAN STAROBINSKI.....	Kierkegaard et les Masques
JEAN-LOUP TRASSARD.....	Le Déclin de l'Orme
BERNARD COLLIN	L'Œil de Tout le Monde
IONESCO	La Soif et la Faim (fin)

CHRONIQUES

- Les Grands Réducteurs*, par MAURICE BLANCHOT
Notes à propos de René Char, par JACQUES CHESSEX
Henry James et Benjamin Britten, par MARCEL SCHNEIDER
Monument de Rien pour Apollinaire (fin), par MICHEL BUTOR
Une Furieuse Solitude, par JEAN-LOUIS CURTIS

NOTES

par RAYMOND BELLOUR, RENÉE BOULLIER, JACQUES CHESSEX,
ROLAND CHOLLET, ALAIN CLERVAL, CLAUDE MICHEL CLUNY, JEAN
DUVIGNAUD, JEAN-JACQUES LÉVÊQUE, ANDRÉ MIGUEL,
WILLY DE SPENS.

LE TEMPS COMME IL PASSE

- Parenthèses de ROGER JUDRIN : *Le Feu et le Vaultour*
PIERRE BETTENCOURT : *Rendre à César*
GEORGES L. GODEAU : *Chambre 2*
WILLY DE SPENS : *Arbres*

TEXTES

- Trois Textes de HÖLDERLIN relatifs
à *Hypérion*
(Traduction et Introduction de Philippe Jaccottet)

nrf

SOMMAIRE

JORGE-LUIS BORGES.....	Poèmes.....	583
ANDRÉ CHAMSON.....	L'Œuf de Christophe Colomb ..	591
JEAN STAROBINSKI.....	Kierkegaard et les Masques....	607
JEAN-LOUP TRASSARD.....	Le Déclin de l'Orme.....	623
BERNARD COLLIN.....	L'Œil de Tout le Monde.....	631
IONESCO.....	La Soif et la Faim (fin).....	636

— CHRONIQUES —

MAURICE BLANCHOT.....	Les Grands Réducteurs.....	676
JACQUES CHESSEX.....	Notes à propos de René Char .	687
MICHEL BUTOR.....	Monument de rien pour Apollinaire (fin).....	694
JEAN-LOUIS CURTIS.....	Une Furieuse Solitude.....	709
MARCEL SCHNEIDER.....	Henry James et Benjamin Britten	713

— NOTES —

Littérature et Essais. — <i>Pour un Malherbe</i> , de Francis Ponge (par Alain Clerval). — <i>Waterloo</i> , de Robert Margerit (par Claude Michel Cluny). — <i>Tolstoï</i> , d'Henri Troyat (par André Miguel).....	717
Le Roman. — <i>Rapport sur Bruno</i> , de Joseph Breitbach (par Jean Duvignaud). — <i>Le Pingouin aux Olives</i> , de Yann Gaillard (par Claude Michel Cluny). ...	725
Lettres Étrangères. — <i>Journal de Guerre et d'Occupation</i> , d'Ernst Junger (par Alain Clerval). — <i>Quatre Sœurs</i> , de Junichiro Tanizaki (par Alain Clerval). — <i>La Tête</i> , d'Ernst Augustin (par André Miguel). — <i>Les Pauvres sont fous</i> , de Cesare Zavattini (par Claude Michel Cluny).....	728
Les Spectacles. — <i>Oberhausen 1965</i> (par Raymond Bellour).....	735
Les Arts. — <i>Les Trésors des Églises de France.</i> — « Le Mouvement ». — Henri Michaux, Cinéaste (par Renée Boullier). — Picasso dans l'Œil d'un Photographe (par Roland Chollet). — <i>Tal-Coat</i> (par Jean-Jacques Lévêque). — Anne-Marie Haesler-Jaccottet (par Jacques Chessex).....	738
Lectures (par Willy de Spens).....	719

— LE TEMPS COMME IL PASSE —

ROGER JUDRIN.....	Le Feu et le Vautour.....	752
GEORGES L. GODEAU.....	Chambre 2.....	754
PIERRE BETTENCOURT.....	Rendre à César.....	758
WILLY DE SPENS.....	Arbres.....	762

— TEXTES —

HÖLDERLIN.....	Trois Textes relatifs à Hypérion	767
Traduction et Introduction de Philippe Jaccottet.		

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

POÈMES

Limites I

*Il est un vers de Verlaine dont je ne me souviendrai plus,
Il est une rue toute proche déjà interdite à mes pas.
Il est un miroir qui m'a reflété pour la dernière fois.
Il est une porte que j'ai refermée jusqu'à la fin du monde.
Parmi les livres de ma bibliothèque, que je vois en ce
[moment,
Il en est que je n'ouvrirai jamais plus.
Cet été, j'aurai cinquante ans;
La mort me dégrade, incessamment¹.*

Limites II

*Parmi ces rues qui s'enfoncent dans le Ponant,
Il en est une (laquelle?) où je suis passé
Pour la dernière fois. J'étais indifférent
Et ne pouvais le deviner : j'obéissais*

1. Ce poème figure dans le « Musée » de *El Hacedor* (1960) avec la référence fictive suivante : *Inscriptiones* (Montevideo, 1923) par Julio Platero Haedo, laquelle disparaît dans *Antología Personal* (1961).

*A Qui, fixant d'avance les immuables normes,
Mesure une secrète et stricte pertinence
Aux mirages, aux rêves, aux ombres et aux formes
Qui font et qui défont notre pâle existence.*

*S'il en est pour toute chose un terme et un barème,
Une ultime fois, un jamais plus et l'oubli,
Qui nous enseignera sans le savoir à qui
Nous avons dit tout à l'heure un adieu suprême?*

*La nuit s'achève derrière la vitre grise.
De la pile des livres, l'ombre tronquée
S'allonge sur la table indécise : je sais
Qu'il en est un que je ne relirai jamais.*

*Dans le quartier Sud, plus d'un portail délabré
Entre ses grandes jarres de ciment et ses
Nopals, à mes pas demeure aussi interdit
Que s'il était une plate lithographie.*

*Tu as refermé une porte pour toujours.
Il existe un miroir qui t'attendra en vain.
Il me semble pouvoir choisir au carrefour :
Un Janus Quadrifrons surveille le chemin.*

*Il est un de tes souvenirs que ta mémoire
A désormais perdu irrémédiablement :
A sa fontaine absente ne te verront boire
Ni la lune dorée ni le soleil brillant.*

*Ta voix ne trouvera plus ce que le Persan
Exprima dans sa langue d'oiseaux et de roses,
Quand un soir dans l'éparse clarté du Couchant
Tu chercheras à dire d'inoubliables choses.*

*Le Rhône incessant, le lac et chaque image
De l'hier sur lequel aujourd'hui je m'incline,
Seront non moins effacés que ne fut Carthage
Par la flamme et le sel de la fierté latine.*

*Il me semble dans l'aube entendre, qui bourdonne,
 Un départ de foules affairées qui sont tout
 Ce qui m'aura aimé, puis oublié :
 Le temps, l'espace et Borges m'abandonnent.*

Luc, XXIII

*Un Juif? Un Gentil? En tout cas, un homme.
 Son visage est perdu dans la nuit du temps.
 A l'oubli, nous ne rachèterons pas
 les silencieuses lettres de son nom.*

*Il savait du pardon ce que peut en savoir
 un bandit que la Judée cloue
 sur une croix. De sa vie passée, jusqu'à nous
 rien n'est parvenu. Pendant qu'il s'acquittait*

*de sa tâche ultime de mourir crucifié,
 il entendit, dans le bruit des outrages,
 que celui qui mourait à son côté
 était un dieu. Il lui dit aveuglément :*

*Souviens-toi de moi lorsque tu seras
 dans ton royaume. La voix inconcevable
 qui un jour jugera tous les êtres,
 du haut de la croix terrible lui promit*

*le Ciel. Ils ne dirent plus rien jusqu'à
 ce que vint la fin. Mais l'histoire
 ne laissera pas périr la mémoire
 de ce soir où l'un et l'autre sont morts.*

*Amis, l'innocence de cet ami
de Jésus, la naïveté qui fit
qu'il demanda et gagna le Ciel
dans l'opprobre même du châtement
était la même qui si souvent
l'avait lancé au mal et aux hasards sanglants.*

A l'effigie d'un capitaine des armées de Cromwell

*Celui-là qu'inspirent les psaumes du Seigneur,
Les murailles de Mars ne le réduiront pas.
D'un autre siècle et dans une autre lumière
Ses yeux ont regardé les horreurs des combats.
La main repose sur le pommeau de l'épée.
Dans la verte campagne, partout sévit la guerre.
Derrière, dans l'ombre, apparaît l'Angleterre,
Le cheval et la gloire et ta journée.
Capitaine, les espoirs sont trompeurs.
Vain est l'arroi et vain l'entêtement
De l'homme, dont la durée est d'un jour.
Tout fut accompli, il y a très longtemps. L'arme
Qui devait te blesser est aujourd'hui rouillée.
Et toi (tout comme nous), tu es condamné.*

La Pluie

*Soudain l'après-midi s'est éclairée,
Car voici que tombe la pluie minutieuse.
Tombe ou tomba. La pluie est chose
Qui certainement a lieu dans le passé.
A qui l'entend tomber est rendu
Le temps où l'heureuse fortune*

*Lui révéla la fleur appelée rose
Et cette étrange et parfaite couleur : le rouge ¹.*

*Cette pluie, qui aveugle les vitres
Réjouira en des faubourgs perdus
Les grappes noires d'une treille en une*

*Certaine cour qui n'existe plus. Le soir
Mouillé m'apporte la voix : la voix souhaitée
De mon père, qui revient et n'est pas mort.*

Blind Piew ²

*Loin de la mer et de la guerre splendide
— Ainsi l'amour a coutume de vanter
Ce qu'il a perdu — l'aveugle boucanier
Lassait en Angleterre la poussière des sentiers.*

*Les chiens des fermes après lui aboyaient,
Les garçons du village de lui se moquaient ;
Dans la boue noire des rigoles, son sommeil
exténuaient un songe exsangue et lézardé.*

*Il savait qu'en de lointains rivages d'or
Était sien un trésor caché. Cette idée
Le consolait de son malheureux sort.*

*Toi aussi, en de lointains rivages d'or,
Tu es attendu par un incorruptible trésor :
La vaste et vague et populeuse mort.*

1. Le vers espagnol dit : « l'étrange couleur du coloré ». *Colorado*, coloré, est en espagnol un des noms ordinaires du rouge, lequel est considéré ainsi comme la couleur par excellence, particularité que j'ai tenté de rendre en ajoutant au texte l'épithète « parfaite ».

2. Personnage de *L'Île au Trésor*, de R. L. Stevenson.

Adrogué

*Personne ne doit craindre que je ne m'égare
 Dans ma nuit indéchiffrable parmi les noires
 Fleurs du parc, là où l'oiseau secret qui
 Incessamment détaille le même air,*

*La gloriette, le bassin circulaire,
 La statue indécise, la ruine devinée
 Tissent leur connivence qui prépare
 Aux rêveuses amours et aux loisirs du soir.*

*Creuse dans l'ombre creuse, la remise,
 Je le sais, marque les confins tremblés
 De ce monde de poussière et de jasmin,
 Cher à Verlaine comme à Julio Herrera.*

*Les eucalyptus imprègnent l'ombre de leur odeur
 Médicinale : cette odeur ancienne
 Qui, par-delà le temps et les pièges
 Du langage, tient son nom du temps des villas.*

*Mes pas cherchent et trouvent le seuil
 Attendu. La terrasse dessine son profil
 Obscur. Sur le damier du patio, le robinet
 Laisse tomber une goutte périodique.*

*Ceux qui, de l'autre côté des portes
 Dorment, sont devenus par la vertu des rêves
 Dans l'ombre visionnaire les maîtres
 Du vaste hier et de toutes choses mortes.*

*Je connais chaque objet de la vieille
 Demeure : les minces lames de mica
 Sur la pierre grise qui dédouble
 Infiniment son miroir effacé,*

*Et la tête de lion qui mord
Un anneau et les carreaux de couleur
Qui révèlent à l'enfant les merveilles
D'un monde rouge, puis d'un autre monde, vert.*

*Au-delà du hasard et de la mort,
Ils persistent et chacun d'eux a son histoire.
Mais tout cela n'a lieu qu'en cette sorte
De quatrième dimension, la mémoire.*

*En elle, en elle seule existent aujourd'hui
Les cours et les jardins. Le passé les
Conserve dans le cercle interdit
Qui contient à la fois et l'aurore et la nuit.*

*Comment ai-je perdu cet univers
Précis de choses humbles et aimées,
Inaccessibles aujourd'hui comme les roses
Dont l'Eden fit offrande au premier Adam?*

*L'antique étonnement de l'élegie
M'écrase, quand je pense à cette maison :
Et je ne comprends pas comment le temps
Passe, moi qui suis temps et sang et agonie.*

En commençant l'étude de la grammaire anglo-saxonne

*Au terme de cinquante générations
(Le temps nous réserve à tous de tels abîmes)
Je reviens sur la rive opposée d'un grand fleuve,
Que les dragons du Viking n'ont pas atteinte,
Aux mots rudes et laborieux
Qu'avec une bouche devenue poussière
J'ai employés aux jours de Northumbrie et de Mercie,*

*Avant d'être Haslam ou Borges.
Samedi, nous avons lu que Jules le César
Fut le premier à venir de Romeburg pour vexer l'Angle-
[terre;*

*Avant que reviennent les raisins, j'aurai entendu
La voix du rossignol de l'énigme
Et l'élegie des douze guerriers
Qui entourent le tumulus de leur roi.
Symboles d'autres symboles, ces mots me semblent
Variantes de l'anglais ou de l'allemand à venir.
Jadis ils furent des images dont un homme
Se servit pour célébrer la mer ou une épée.
Demain, ils revivront.
Demain fyr ne sera pas fire, mais cette espèce
De dieu domestiqué et changeant
Qu'il n'est donné à personne de regarder sans quelque
[antique stupeur.*

*Loué soit l'infini
Labyrinthe des effets et des causes,
Qui, avant de me présenter le miroir
Dans lequel je ne verrai personne ou je verrai un autre,
M'accorde la pure contemplation
D'un langage de l'aube.*

JORGE LUIS BORGES

(Traduit de l'espagnol par ROGER CAILLOIS)

L'ŒUF DE CHRISTOPHE COLOMB

I

SCOTT FITZGERALD LE MAGNIFIQUE

Quand j'ai fait la découverte de l'Amérique, il m'a semblé que je retrouvais partout mon ami Scott. Je savais bien qu'il ne pouvait pas être question que je le retrouve lui-même. Il était mort depuis des années, à l'époque de mon voyage. Il avait disparu au commencement de nos malheurs quand nous n'avions pas le temps de penser à ceux qui partaient pour l'autre monde. C'est à peine si j'avais su qu'il avait passé la barrière. Les morts allaient alors plus vite que de coutume, et je n'avais gardé de lui que le souvenir d'un ami débordant de générosité et de vie. J'avais eu l'impression qu'il faisait un long voyage, mais que je pourrais peut-être le rencontrer à nouveau, dans les hasards de cette existence terrestre.

C'était un garçon extraordinaire, avec une part de génie. J'avais cru qu'il ne ressemblait à personne. Mais, en visitant sa patrie, j'eus vite fait de voir que je m'étais trompé sur ce point. Génie en plus, il ressemblait au contraire à beaucoup de ses compatriotes ou, pour parler plus exactement, ces derniers possédaient les mêmes vertus que lui, génie en moins, cela va sans dire. C'est ce que je découvrais chaque fois qu'une nouvelle amitié me liait à des hommes

de son pays. Il me semblait, chaque fois, que c'était Scott qui refaisait irruption dans mon existence.

**

Je n'avais pas encore trente ans. C'était aux approches des années trente. On sonne, un matin, chez moi, au sixième étage, dans un univers de cheminées, de pigeons et de nuages, un fouillis de toits, de mansardes et de terrasses, au plus haut de la colline Sainte-Genève. Je vais ouvrir. Un grand garçon me fait un sourire.

« On m'appelle Scott Fitzgerald », me dit-il.

C'était Sylvia qui me l'envoyait, Sylvia, la fille de l'Ouest qui prenait dans son lasso toutes les littératures. Mon visiteur devait avoir à peu près mon âge et, bien qu'il fût mon aîné, il avait l'air d'être le plus jeune. C'est le privilège de la beauté, car il était beau avec une tête d'éphèbe aux cheveux bouclés, et un sourire qui renaissait sur ses lèvres, comme l'eau au creux d'une source.

Une heure après, nous étions de vieux amis, et nous le sommes restés, pendant des années, avec un bonheur et une allégresse que rien n'a jamais démentis. Il est entré dans ma vie avec ce sourire et, sans doute à cause du soleil qui illuminait la verrière de l'escalier, à l'heure où il est venu chez moi, comme dans un nimbe de lumière. Ce que son destin a pu avoir de tragique n'a pas pu ternir cette clarté. Notre amitié est une étrange aventure, pleine d'improvisations, de cocasseries et d'épisodes burlesques. Pour l'évoquer, il faudrait parler de Lucie et de Zelda, de notre logement sous les toits, de leur grand appartement à l'ombre de Saint-Sulpice — était-il si grand que cela? — des tiroirs pleins de lingeries, de mouchoirs brodés et de cravates, de briquets d'or, des porte-cigarettes d'argent, et de la petite fille bien élevée — l'était-elle aussi bien que je l'ai cru, à ce moment-là? — qui venait dire bonsoir en peignoir de dame.

Il faudrait raconter nos soirées au restaurant et au cinéma, évoquer la foire à Neu-Neu, les cafés de Montparnasse, les bistrots du Quartier latin. Il faudrait aussi faire un sort à la fureur de l'agent cycliste dont Scott, un soir, avait voulu acheter le vélo. « Combien le bicycle, agent? » lui demandait-il, en sortant son portefeuille. Il le sortait trop souvent et c'était, pour moi, un sujet d'alarme. Il voulait payer à l'avance le garçon de café ou le chauffeur de taxi. « Scott, attention! Ces gens-là ne sont pas des anges. Ne les induisez pas en tentation. » Mais il avait le goût de la tentation, pour les autres et pour lui-même. Il était de ceux qui voudraient tenter le Diable, mais le Diable le lui rendait. Je le revois, devant le grand seau dans lequel nageaient les bouteilles de champagne, au milieu des cubes de glace que faisait fondre l'été. Il voulait m'apprendre le crawl dans cette dérisoire piscine, au milieu de l'escalier de notre maison, et débouclait déjà sa ceinture. « Scott, Scott, il faut être raisonnable. Pourquoi brûlez-vous votre vie? » Il la brûlait avec ce qui brûle le mieux un corps d'homme. Sa gentillesse était, par bonheur, à l'épreuve de l'alcool. Pour nous, du moins, si pas toujours pour les autres. Il ne faisait que le rendre un peu plus tendre et j'aurais beaucoup à dire sur cette tendresse.

« Mon pauvre Scott, pourquoi brûlez-vous votre vie? »

Mais toutes ces aventures n'étaient que la frange de notre amitié, les petits événements passagers qui bordaient un temps sans limites. Ce fut, sans doute, un des temps voués au bonheur de notre existence. Il a passé comme un songe et je me demande, parfois, si je l'ai vraiment vécu. Comme les temps du malheur ont le même aspect fantomatique, ils prouvent que le bonheur n'est pas une simple illusion. Je crois, pourtant, que Scott n'était pas heureux, mais qu'il s'efforçait de l'être, en rendant heureux ses amis.

Bien qu'il ne fût pas naïf — il était même très loin de

l'être! — il avait une active gentillesse qui n'allait pas sans naïveté. Mais il suffit que le plus désabusé des hommes, ou même le plus cynique, fasse une petite place à la bonté pour qu'il retrouve aussitôt une âme d'enfant. C'est ce qui se passait chez Scott.

Sa bonté ne se manifestait pas seulement par la rage de donner. « C'est à vous, c'est à vous! » et par des offrandes de mouchoirs ou de cravates de soie, achetés par Zelda et que Zelda ne lui voyait pas distribuer à ses amis sans agacement.

« Mais je les avais achetés pour vous. Ils ne vous plaisent donc pas? »

— S'ils ne me plaisaient pas, je ne les donnerais à personne. »

Elle ne se manifestait pas, non plus, par ses générosités cocasses, à la fois discrètes et fastueuses, ni par les coups de main qu'il donnait à ses amis, mais par quelque chose de plus profond que j'ai quelque peine à définir.

Ces petits plans Marshall avant la lettre, cette aide généreuse aux amis sous-développés, n'étaient que les manifestations élémentaires, — la monnaie de billon et la bimbeloterie — de ce que Scott désirait au-dessus de tout et, ce qu'il désirait, c'était de voir tous ceux qu'il aimait trouver le bonheur dans leur existence. Il aurait voulu que chacun puisse avoir ce qu'il espérait dans ses rêves, la gloire ou l'amour, la fortune ou la paix du cœur.

Ce trait de son caractère m'avait paru s'expliquer par le fait qu'il était alors comme un jeune Prince, comblé de dons et presque accablé par la chance, mais, quand j'eus retrouvé la même gentillesse et la même générosité chez tous les David, les Peter et les Barbara de ce pays, j'en vins à penser qu'elle devait être une des vertus fondamentales de ce peuple.

C'est pour cela que j'avais l'impression de retrouver Scott à chaque tournant de rue. Je ne le retrouvais certes pas dans ce qu'il avait eu d'exceptionnel, — son style, son

talent et sa fantaisie, — mais dans ce qu'il avait eu de plus précieux, au-delà de ces dons qui ne faisaient de lui qu'un artiste. Comme chez lui, je retrouvais chez tous nos nouveaux amis cette bienveillance envers les hommes que nos désastres ont usée au fond de nos cœurs et qui, par cela même, nous semble miraculeuse.

Je sais bien que la gentillesse de Scott — et sa bonté, sa générosité, sa mansuétude et sa bienveillance, — ont été d'une qualité particulière. S'il était un homme de son pays, il était aussi un artiste, et ce que j'ai pu savoir des dernières années de sa vie m'a prouvé qu'il avait un cœur vulnérable, un pauvre cœur transpercé qui l'a laissé sans défense devant ses propres faiblesses.

« Mon pauvre Scott, pourquoi brûlez-vous votre vie? »

Certes tous les amis que j'ai faits, pendant ce voyage, n'étaient pas aussi vulnérables que lui. Certains étaient méchants, sordides ou mesquins, comme le sont beaucoup d'hommes. Ils étaient loin d'être aussi désarmés que Scott devant les pièges de l'existence. Mais dans leur immense majorité, ils n'avaient pas cette aigreur crasseuse qui est un des poisons du Vieux Monde. Le succès du prochain leur est rarement odieux. Qu'un bonheur vous arrive, une chance, une aubaine, un hasard inespéré, et vous pouvez le leur confier, sans que leur visage tourne au gris et que leurs lèvres se pincent. C'est sans doute pour cela que leur amitié me faisait penser à celle de Scott et qu'il me semblait que c'était lui qui me faisait découvrir l'Amérique.

Qu'aurait-il dit, s'il avait été avec nous pendant cette nuit de Philadelphie qui nous a donné un avant-goût de la fin du monde?

II

AVANT-GOUT DE LA FIN DU MONDE

On nous avait logés au vingt-neuvième étage.

Il me semblait que j'allais passer la nuit en bivouac sur la paroi nord des Drus et je ne pouvais m'empêcher d'avoir le vertige. Ce n'était qu'un vertige métaphysique, une angoisse pascalienne, le sentiment d'être suspendu au-dessus d'un trou, l'horreur de me sentir sucé par le vide. C'est un vertige qui n'a rien à voir avec les canaux semi-circulaires, le réglage de la vision ou le vague de l'estomac. Les montagnards l'appellent la peur et, sans doute, ils ont raison. J'avais donc peut-être un peu peur de me sentir perché aussi haut pour la première fois de ma vie car, jusqu'alors, on nous avait logés à des altitudes humaines qui n'avaient pas dépassé le huitième étage.

La chambre était agréable et nous avions besoin de repos. Nous étions arrivés vers la fin du jour, après un voyage harassant. Nous avons mangé dans le train, et nous avons décidé de remettre au lendemain la visite de la ville. Elle était devant nous, dans l'encadrement de la fenêtre. On aurait dit un immense cirque de rochers, rongés par les eaux, un de ces paysages cyclopéens comme on en voit sur les Causses de mon pays, une ville fantôme à la mesure des dieux. Il n'y brillait encore aucune lumière, sous un ciel éclairé par les derniers feux du crépuscule. Elle avait l'air de la ruine d'une cité retournant à l'ordre des choses et cet aspect spectral ajoutait à mon vertige.

Par bonheur, notre chambre avait de quoi nous faire oublier ces angoisses. « Avec ou sans ? » m'avait-on demandé au bureau de l'hôtel. J'avais répondu : « Avec... »

sans savoir de quoi il était question : C'était un peu plus cher et j'avais compris par la suite que c'était « avec » la télévision, meuble énorme, à la panse vitrée, bombée comme un ventre de femme enceinte et qui, bouton tourné, accouchait à chaque seconde d'une foule de personnages aux propos incompréhensibles.

Nous nous sommes amusés pendant près d'une heure à voir envahir notre chambre par des shérifs aux chapeaux texans, des danseuses aux cuisses rondes, des dames aux chapeaux à fleurs, des jeunes gens aux yeux perplexes, des joueurs de basket et des lutteurs de pancrace. En ces temps-là, nous étions encore novices et je réglais si mal l'appareil qu'il sautait d'une chaîne à l'autre, comme si nos nerfs optiques s'étaient déréglés au fond de nos crânes. Par superposition, substitution ou mélange, les shérifs avaient l'air d'agiter des croupes dodues, les danseuses tiraient des coups de colt dans les bouteilles des bars, les joueurs de basket hésitaient devant l'adultère, et les dames aux chapeaux à fleurs encaissaient en ahanant des coups de manchettes. Dans cette confusion, de charmantes créatures aux yeux pleins d'autorité surgissaient de temps en temps, comme d'immortelles déesses, pour vanter avec lenteur les vertus d'une conserve ou d'un dentifrice. C'était un défilé monstrueux, d'une vulgarité fantastique. Nous y primes du plaisir pendant le premier quart d'heure. Un monde décomposé se précipitait dans notre chambre, roulant comme une eau sale à la bouche d'un égout. C'était cocasse et pas ennuyeux du tout. Exactement, tout semblait cul par-dessus tête et j'étais responsable de ce désordre, car il aurait suffi de bien régler les boutons pour le remettre en place.

J'étais assez maître de moi pour ne pas adresser de reproches à cette hallucinante machine. Je m'en tenais, pour tous les détails matériels de la vie, à la règle d'or des fenêtres que l'on peut aussi bien ouvrir ou fermer, selon les goûts du pays, sans qu'on puisse en tirer un jugement

quelconque. Je ne jugeais donc pas la télé, dont je n'avais alors aucune habitude, mais je sentais comme des fourmillements d'yeux et les débuts hésitants d'un mal à la tête. Je m'entêtais pourtant à vouloir régler l'appareil, et je faisais des hécatombes d'images.

« C'est harassant ! » finit par dire Lucie. Je fermai les boutons. Le noir se fit, et la nuit entra dans la chambre. La Voie Lactée des enseignes lumineuses brillait sur Philadelphie. C'était d'une beauté semblable à celle des météores. On eût dit une aurore boréale ou quelque arc-en-ciel tissé par les hommes.

« C'est beau ! » dit Lucie, du fond du lit sur lequel elle s'était allongée.

Je vins m'appuyer à la fenêtre, le front posé sur les vitres, et me penchai sur cet abîme étincelant de lumières. C'était un spectacle sublime. Il donnait une sensation de vie. Cette cité n'était plus la ville morte que j'avais cru entrevoir dans la nuit tombante, avant qu'elle allume ses feux. A quatre-vingts mètres au-dessous de moi, je voyais déferler comme un fleuve de voitures, avec leurs phares blancs et leurs cataphotes rouges, tandis que des tubes de néon déclenchaient leurs éclairs multicolores, le long des façades, jusqu'aux toits des maisons qui découpaient sur le ciel leurs enseignes lumineuses qui brillaient comme des diadèmes.

Je voulais appeler Lucie quand, soudain, d'un seul coup, toutes ces lumières s'éteignirent, tandis que s'élevait une clameur trop connue, faite du hurlement d'une multitude de sirènes. Il me semblait que j'étais devenu aveugle. Toutes ces lueurs n'avaient pas pu disparaître comme par enchantement. C'est moi qui ne voyais plus. La machine à faire trembler les images avait dû me crever les yeux. Mais elle ne m'avait pas rendu sourd ! Ces hurlements qui créaient la peur, comme les trous le vertige, me traversaient avec leurs barres d'acier. J'étais cloué sur place, incapable de me mouvoir, paralysé jusque dans les profondeurs de mes

viscères. Ma langue était un morceau de parchemin dans le trou caverneux de ma bouche desséchée, mais mon crâne et mon front se couvraient d'une sueur froide. Ce casque glacé limitait mon intelligence à quelques souvenirs qui me tenaient lieu de pensées. J'étais le chien de Pavlov qui bave au commandement de ses réflexes. Je suis de peur parce que j'avais déjà sué de la même angoisse, mais ce qui me restait de raison me faisait hurler, — au fond de moi-même, dans ces profondeurs de l'être où tout retombe au silence, — que la suite ne viendrait pas.

Elle vint. Deux fusées montèrent au ciel en amollissant leurs trajectoires dans la zone des nuages sur laquelle on voyait briller des petites carènes d'argent. Un tumulte infernal jaillit de la terre, des traits de feu rayèrent la nuit. Ma stupeur se muait en attention. Je tendais l'oreille. J'essayais de distinguer les cadences. Ces pom-pom-pom m'étaient familiers. Je redevenais moi-même. Ma peur se glissait au second plan. Je comptais les départs et je dénombrais les batteries, quand, soudain, un coup sourd, un ébranlement solennel que suivit toute une volée d'autres coups qui s'écrasaient sur la terre, ranima mon épouvante. Aux départs répondaient des arrivées.

Lucie était calme, à côté de moi. C'est toujours ainsi avec les femmes. Pour ce genre de catastrophes, elles ne sont pas le chien de Pavlov. Elle était, pourtant, un peu étonnée et je l'entendis dans ce tumulte qui me criait à l'oreille :

« Qu'est-ce qui leur prend ? »

— Ce qui leur prend ? »

Aux sirènes des toits, dans les profondeurs du gouffre creusé au-dessous de nous, répondaient maintenant les cornes d'appel des pompiers. Des lueurs rouges poussaient leurs coupes sous des tourbillons de fumée. La ville bourgeonnait d'incendies. C'était pire qu'à Fribourg ou qu'à Pforzheim, ces apocalypses majeures dont j'avais été un des spectateurs lointains. « Qu'est-ce qu'ils prennent,

Seigneur! Pitié pour nos ennemis! Il n'y a donc pas de police?» C'était cent fois ce qu'on avait vu à Madrid, à Rotterdam ou à Londres, dans toutes les villes crucifiées. La terre et le ciel semblaient jouer des cymbales en s'entrechoquant l'une contre l'autre. Tout brûlait déjà aux limites de l'horizon, et je m'attendais à faire le saut dans le vide, au milieu de cette fournaise.

« Qu'est-ce que c'est? » reprit Lucie, dont je pouvais voir le visage comme je l'aurais vu en plein jour, et je répondis :

« Ce sont les Autres! »

Même s'ils étaient devenus tous fous, c'étaient les plus grands criminels d'une histoire pleine de crimes. Leurs prédécesseurs avaient au moins une excuse : ils ne savaient pas ce que nous savons. Ni l'homme à la chemise noire, ni l'homme à la chemise brune, hallucinés sans imagination, n'avaient prévu comment finirait le drame dont ils n'avaient ébauché que le premier acte. Mais, aujourd'hui, le plus obtus des habitants de notre planète ne pouvait rien ignorer de ce que serait la nouvelle apocalypse. Comment avaient-ils pu la déclencher? Comment avaient-ils osé presser le bouton? Dans un moment, si elle n'avait déjà commencé pour eux, ils allaient subir, à leur tour, cette catastrophe. Les mêmes lueurs allaient s'allumer sur leurs grandes villes et le feu du ciel allait s'abattre sur elles. Mais avaient-ils vraiment commencé? Une double erreur expliquait peut-être ce drame. La crainte appelle la peur et la déraison la folie... A moins que...

L'heure n'était pas celle des Livres Blancs, et le Livre Blanc de demain ne serait qu'une page blanche. Il s'agissait bien d'établir les responsabilités réciproques! Nous y étions! Le saut était fait! Le ciel continuait à brûler. Les points d'argent tournaient dans le ciel, dans les trouées des nuages, sous les pinceaux des projecteurs jumelés. J'avais retrouvé mes esprits, comme on retrouve un objet perdu dans l'obscurité, en tâtonnant des deux mains, à la

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publie dans chaque numéro un " texte " inédit ou devenu introuvable,
d'un écrivain disparu

- AMIEL** : Délibération sur les femmes (mai 1956). — Journal (août 1957).
APOLLINAIRE : La Quatrième Journée (mai 1956). — L'École française (septembre 1956). — Lettres et Calligrammes (déc. 1956). — Sur le Cubisme (déc. 1962).
Antonin ARTAUD : Préambule (déc. 1954). — Lettre à Albert Camus (mai 1960). — Lettre à Jean Paulhan (novembre 1960). — A Roger Vitrac (avril 1964).
Julien BENDA : Sur Trois Aspects du Monde moderne (juillet 1956).
Gottfried BENN : Cerveaux (août 1964).
William BLAKE : Trois Poèmes, traduits par Yves Denis (septembre 1959).
Emily BRONTE : Quatre Poèmes, traduits par Pierre Leyris (janvier 1963).
Ch. A. CINGRIA : Lettres à Max Jacob (juillet 1964).
Paul CLAUDEL : Supplément à l'Apocalypse; Psaumes; Lettres (septembre 1955).
Benjamin CONSTANT : Lettres à Rosalie (février 1954).
Claude DEBUSSY : Remarques (décembre 1963).
André GIDE : Lettre à M. Beaubourg (avril 1953). — Lettres à Roger Martin du Gard (janvier 1957). — Lettres à Ch.-L. Philippe (septembre 1961).
Jean GIRAUDOUX : De l'Urbanisme (mai 1955). — La Menteuse (juin 1958).
GOBINEAU : Lettres à Tocqueville (avril 1955).
HUYSMANS : Une Confession (mai 1957).
Max JACOB : Lettres à Salacrou (février 1956). — D'un Carnet de Notes (mars 1958). — Lettres à Louis Vaillant (mars 1963).
Francis JAMMES : Lettres à Arthur Fontaine (novembre 1958).
James JOYCE : Lettres (décembre 1961, janvier 1962).
KEPLER : Horoscope (septembre 1964).
Valéry LARBAUD : Gabriel Miro (mars 1957). — Lettres à Charles du Bos (septembre 1958); Warwick (mai 1963). — Stratford-sur Avon (février et mars 1964).
MALLARMÉ : Sonnet inédit (janvier 1954). — Épilogue (décembre 1955). — Les Noces d'Hérodiade (janvier 1959). — Les Impressionnistes et Manet (août 1959).
Roger MARTIN DU GARD : Une Consultation littéraire; Lettres à un Ami; La Salle d'Attente (décembre 1958). — Discours de Stockholm (mai 1959).
MICHELET : Journal inédit (février 1959). — Écrits de Jeunesse (octobre 1959). — Journal d'un Mari amoureux (avril 1962).
NERVAL : Le Bal de l'Opéra (février 1955). — Mœurs théâtrales (juillet 1959).
Cesare PAVESE : La Bête sauvage (mai 1964).
Charles PÉGUY : Il me plaît... (mars 1961).
PROUST : La Femme de Chambre de la Baronne Picpus (février 1955). — La Bénédiction du Sanglier (octobre 1955). — Sur Nerval (décembre 1953).
Jules RENARD : Lettres (octobre 1956).
ROZANOV : La Face de l'Ombre (janvier 1964).
SAINT-EXUPÉRY : Lettres de jeunesse (mars 1953).
George SAND : Lettres à Delacroix (septembre 1953).
SÉGALEN : Thibet (juin 1958).
STENDHAL : Lettres sur la Constitution (septembre 1960).
SUARÈS : Ignorées du Destinataire (mars 1955). — Dés (Juin 1955). — Lettres à Rouault (avril 1958). — Fino (septembre 1958). — Captifs et non (février 1960). — Chronique de Caërdal (août 1962). — Lettres à Pottecher (octobre, novembre et décembre 1964).
TOCQUEVILLE : Carnets de Voyage (février 1957). — Sur la Démocratie en Amérique (avril 1959).
VALÉRY : Paraboles (mai 1953). — Cahiers (janvier et février 1958).
VERLAINE : Lettres à Cazals (avril 1957).
VIGNY : Le Mystère de Chananée (avril 1954). — Daphné (novembre 1955). — Complainte populaire (juin 1957). — Allégorie de Merlin (juillet 1958). — Mémoires inédits (octobre et novembre 1958).

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

JACQUES AUDIBERTI : Journal
HENRI BAUCHAU : L'Origine
JOSÉ BERGAMIN : L'Art de Birbiloque
GEORGES BLIN : La Tournure
RENÉ CHAR : Poèmes
NOEL DEVAUX : L'École de Nuit
JEAN DUVIGNAUD : Le Théâtre et la Révolution permanente
JEAN FOLLAIN : Symboles du Temps
J.-P. FOUCHER : La Poésie des Goliards
GALILÉE : Lettre à Piero Dini
JULIEN GREEN : Souvenirs
JEAN GRENIER : La Création
EUGÈNE GUILLEVIC : Poèmes
MARCEL JOUHANDEAU : Le Gourdin d'Élise
ROGER JUDRIN : Portrait abécédaire (suite)
MARCEL LECOMTE : Aux Limites du Silence
MAURICE-JEAN LEFEBVE : Noche
HENRI MICHAUX : Les Grandes Épreuves de l'Esprit
V.-S. NAIPAUL : Voyage aux Indes
CESARE PAVESE : Raconter
JOHN COWPER POWYS : Autobiographie
NATHALIE SARRAUTE : Le Mensonge
JEAN WAHL : Poèmes
MARCUERITE YOURCENAR : La Mort à Munster

*JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY
reçoivent sur rendez-vous.*

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

*Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande
d'abonnement et la somme de 0,20 F.*

*Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs
manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent
à leur disposition pendant un an.*

*Seuls les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les
frais de poste sont retournés à leurs auteurs.*

TARIFS D'ABONNEMENT

France et pays de la Communauté :		Étranger :	
6 mois.....	27,50 F	1 an.....	50 F
		6 mois.....	31,25 F
		an....	57,50 F
1 an.....	113,75 F	1 an.....	125 F
<i>Édition de luxe</i>			
Les abonnements sont reçus au siège de la Revue.			
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII ^e — Compte chèque postal PARIS 169-33.			